

---

*Nostradamus, une médecine des âmes à la Renaissance* by Denis Crouzet

Paris: Payot, 2011. Pp. 460. ISBN 978-22-289-0644-9. Paper €27.50

---

*Reviewed by*  
Patrice Guinard  
CURA, Paris  
[cura2010@gmail.com](mailto:cura2010@gmail.com)

Aucun universitaire français ne s'était jusqu'alors aventuré à consacrer un ouvrage entier aux *Prophéties* de Nostradamus. Pierre Brind'Amour était canadien et avait obtenu de substantielles subventions pour son ouvrage de 1993 [cf. [Guinard 2006–2011](#), 125]. Denis Crouzet aura surmonté la puissance des tabous et du bouclage idéologique dans les universités françaises, et osé traiter d'un sujet jusqu'alors réservé à l'édition populaire.

Crouzet se démarque en avant-propos de toute « prospective augurale » s'énonçant « dans une surenchère à la fois hallucinée et hallucinatoire » et méconnaissant, selon lui, « l'histoire, ses méthodes et postulats herméneutiques » [10]. Dumézil en 1984, ignoré dans son texte comme en bibliographie (!), et avant lui deux-trois siècles de nostradamologie censée s'égarer « dans le fantasme d'une épistémologie de l'énigme ou du rébus » [11]. Ce gommage autorise Crouzet à démarrer son étude à partir d'un corpus herméneutique quasi-vierge, et l'on verra la valeur de son expertise concernant l'histoire, voire l'histoire du texte nostradamien et de ses sources et ce, dès la page 13 dans cet avant-propos, où il reprend une citation latine de la lettre de Nostradamus à Henry II, « Quod de futuris non est determinata omnino veritas » (« En ce qui concerne le futur, il n'est pas de vérité entièrement déterminée »), en omettant le passage qui suppose au contraire que Nostradamus estimait être en mesure d'en éclairer certains avènements :

supputant presque autant des aventures du temps advenir, comme des eages passez, comprenant de present & de ce que par le cours du temps par toutes regions l'on cognoistra advenir tout ainsi nommeement comme il est escript.  
[*Lettre à Henry 12*]

Crouzet n'indique ni la source du texte nostradamien, les *Prophéties*, ni la source médiévale de son inspiration qu'il n'a pas recherchée, croyant que cette sentence latine a été forgée par Nostradamus.

Un point positif de l'ouvrage consiste à se démarquer de la récente mode rationalisante et à faire observer que l'interprétation passéiste des quatrains s'avère totalement abusive [cf. Guinard 2006–2011, 64], que l'exercice ne consiste qu'en « surinterprétation absolument arbitraire par recherches de référents historiques » [359]. Sont convoqués ici Brind'Amour [128], Prévost 1999 et Clébert 1981, mais ignorés Schlosser 1985, Clébert 2003 ou encore Lemuselier 2003.

Affirmant sa volonté d'« enlever l'astrophile à tous ceux qui l'ont enfermé dans leurs mirages prédictifs » [354] et l'urgence de « sortir de la production massive touchant à l'interprétation des quatrains » [358], Crouzet n'en a probablement effleuré que les pages de couverture, sinon il saurait, s'il l'avait sérieusement étudiée, que cette supposée production se résume à quelques rares ouvrages et interprètes originaux, recopiés et pillés par des hordes de faiseurs.<sup>1</sup> En outre, ces hordes ne sont pas plus peuplées que celles traversant la production académique rattachée à la littérature de salon et d'écoles : une production massive d'exégètes de second plan dont n'émergent que quelques rares philologues originaux, et peut-être pas ceux ayant appris la gestuelle rhétorico-herméneutique sur les bancs universitaires.

Ce sortir de l'interprétation s'accompagne d'un sortir « de la question de l'authenticité des éditions » et d'un troisième sortir « des pratiques et sources astrologiques de Nostradamus » [358]. Quelle recherche reste-t-il à accomplir, une fois évacuées la lecture sémantique des quatrains, l'exercice comparatif et textologique sur le corpus, et la recherche intertextuelle sur les sources, astrologiques, historiques et littéraires ? Presque rien, si ce n'est l'opinion alimentée par l'analytique académique moderne, essentiellement française et littéraire, transfigurant les *Prophéties* en un texte pré-piétiste.

Le « travail visionnaire » de Nostradamus [70], prévoyant selon Crouzet « la défaite des Habsbourgs, la défaite du Turc et la défaite du pape » [72], et l'avènement d'un grand monarque pacificateur d'origine gauloise, n'est qu'accidentel. Car le texte nostradamien ne dit rien, et il est inutile de chercher à l'élucider : il n'y a rien à comprendre, et les propositions énigmatiques des *Prophéties* et *Pronostications*, qu'elles soient authentiques, trafiquées ou apocryphes (peu lui importe), « n'ont pas vocation à être résolues ou identifiées »

---

<sup>1</sup> Cf. un comparatif des interprètes du passé dans mon *Nostradamus ou l'Éclat des Empires* [2011].

[22]. « Le sens serait donc de dire qu'il n'y a pas de sens » [43]. « Révéler, c'est révéler qu'il n'y a pas à savoir. Prophétiser, c'est dire qu'il n'y a rien à dire » [232], etc. Ainsi se résume la très brillante thèse du sorbonnard.

Nostradamus, psychologue des âmes et adepte du non-savoir, de la *via negativa* de Denys, de la docte ignorance du Cusain, de la nescience de Cornelius Agrippa, et de « l'ineffabilité du Logos » [163], se servirait de l'énigme comme d'un outil propédeutique voire thérapeutique, comme d'un moyen d'accès aux écritures bibliques [17, 36, etc.] : « ce qui est dit n'est pas ce qui est dit » [165]. « Le Dieu de Nostradamus serait bien le Dieu d'Érasme, le Dieu de la philosophie chrétienne, le Dieu en soi, à qui un culte intérieur doit être rendu » [77]. La référence apollinienne serait un trompe-l'oeil, la représentation de Dieu en Jupiter un jeu humaniste [91]. Le ludique affecterait la sémantique comme l'énonciation et la syntaxe : Crouzet reprend à Polizzi [2001 : cf. Guinard 2006–2011, 59] l'idée d'une écriture des quatrains par collage et déformation d'éléments narratifs [26]. S'il n'y a rien à dire, le travail herméneutique se réduit alors à paraphraser le texte oraculaire dans une présentation stylée et appuyée par quelques gourous de la rhétorique littéraire, où l'aléatoire et l'inexplicable tiennent les premiers rangs.

L'exégèse est parfois réduite à un simple appareillage analogique, souvent artificiel : « le chien est emblématique de la fidélité et donc de la foi » [280] ; « le rocher est synonyme de la certitude salvifique » [296] ; la date 3797 figurant dans la préface à César (qui désignerait la fin des Temps alors qu'elle crypte l'achèvement de l'oeuvre oraculaire) signifierait la Trinité (3), jointe aux Planètes (7) et au Ciel (9), et le redoublement du 7 soulignerait « qu'un cycle de temps s'achève et qu'un autre commence » [302]. Gageons que cette explication ne satisfera pas les quelques rares numérologues éclairés, si elle peut donner le change à ceux qui ignorent le b.a.-ba. de leur discipline. L'herméneutique glisse parfois encore sur les pentes de la faute, du repentir, de la pénitence et du désarroi chrétiens, en affirmant que pour Nostradamus la vie humaine ne serait qu'un « reflet du mal qui est en lui et qu'elle n'est que mal et donc malheur » [245]. Cette « philologie de l'angoisse » [257], cette lecture panique du texte nostradamien que Crouzet reprend de son *Les guerriers de Dieu* [1990 : cf. Guinard 2006–2011, 50], cet existentialisme pré-kierkegaardien me semblent aussi anachroniques qu'incongrus. Nostradamus était un bon vivant comme Rabelais, souvent farceur et facétieux, et opérant hors ce théâtre de jérémiades et pleurnichements dans lequel Crouzet cherche à le confiner.

Ces rêveries d'un Nostradamus résolument agnostique, s'appuyant au besoin sur des textes apocryphes et des faux (des almanachs Regnault, des écrits de l'imposteur Mi. Nostradamus le Jeune, etc.), justifie dans la foulée la docte ignorance de l'université à son égard (voire son bannissement et son exclusion des études autorisées) : Quelles raisons d'étudier un auteur qui ne dit rien et se contente de s'en tenir à un « fidéisme aconfessionnel » [74] qui n'intéresse que marginalement l'histoire culturelle et ses employés qualifiés ? Crouzet dévoile enfin le pot-aux-roses à ses lecteurs académiques destinés, quitte à pardonner à leurs aînés leur cécité littéraire envers l'un des plus purs stylistes de la Renaissance.

L'historien sorbonnard, qui n'explique strictement aucun quatrain dans le détail, ne parvient finalement à saisir le texte nostradamien qu'à travers les visières calviniennes, en parcourant les catégorisations et grilles idéologiques mises en place par les patrons francophones de la théologie protestante. « Qui est le Dieu de Nostradamus ? » finit-il par se demander, « Ne faudrait-il pas alors glisser vers une interprétation plus radicale du positionnement nostradamien ? » lit-on enfin au tiers de l'ouvrage [141]. Ce serait effectivement l'interrogation essentielle, compte tenu de l'orientation du traité. Crouzet ira-t-il jusqu'à poser l'indispensable question spinozienne, celle de l'enracinement néoplatonicien, paracelsien, voire pré-spinoziste de l'astro-philosophie du Saint-Rémois [cf. Guinard 2006–2011, 84] ? Ou pour le dire dans le jargon idéologique de Calvin : Nostradamus doit-il être rattaché à ces « Libertins qui se nomment spirituelz » ? « Je ne chercherai pas à y répondre », conclut Crouzet, « et n'irai pas plus loin dans cette perspective. » Le lecteur déçu pourra refermer l'ouvrage. Car ce courant stigmatisé par Calvin, Bèze et autres idéologues évangélistes francophones, n'a jamais été reçu, cultivé, ou mis en valeur dans l'espace culturel francophone, et il faudrait élargir le champ d'investigation outre-Rhin, où se comptent la plupart des correspondants de Nostradamus, pour comprendre la modernité du provençal, si maltraité depuis des siècles (et qui continue de l'être) par les intellectuels mis en poste et rétribués selon leur degré d'acculturation idéologique.

En 1990, Crouzet faisait de Nostradamus le héraut d'une littérature alarmiste et apocalyptique en accointance avec l'apologétique papiste d'un Artus Désiré ; vingt ans après et son passage au CURA [<http://cura.free.fr/mndamus.html>], il le déguise à l'inverse en un contemplatif pré-piétiste aux intentions paral-

lèles à celles de l'engagement évangélique. Il est décidément difficile de lire Nostradamus hors les ornières des schémas et apprentissages scolaires.

La thèse de Crouzet, incompatible avec les affirmations précises des préfaces aux *Prophéties* (« par plusieurs fois j'aye predict long temps au-paravant ce que depuis est advenu », « esperant toy declarer une chascune prophetie des quatrains ici mis », etc.), se heurte encore à un obstacle d'envergure : aucun des contemporains et adversaires de Nostradamus, aucun de ses nombreux lecteurs (qui ont maintenu son oeuvre vivante et populaire alors que l'université l'a arrogamment ignoré depuis plus de quatre siècles), aucun même parmi ses critiques les plus acharnés, n'aurait accepté la vision d'un Nostradamus qui ne serait qu'un simple croyant pré-piétiste, amusant ses lecteurs par des jeux de mots sans conséquence ou par des découpages aléatoires de syntagmes choisis, les abreuvant de Rome pour soi-disant les inciter à lire la Bible. Tous savaient que le discours nostradamien est destiné, empli d'un fatum nécessitant, et qu'il vise un futur inquiétant.

Pour Nostradamus, l'humanité, qui vole inéluctablement vers le pire, est menée par des tyrans malignes, des monarques ignorants et violents, et aujourd'hui par les impériaux, marionnettistes et pantins au service de la finance aveugle et quasi-inculte. La surdité des dirigeants épouse et pilote la veule imbécillité des populations, voire la lâcheté des clercs. Mais derrière ce decorum sinistre et trop évident, le texte nostradamien recèle un message de renouveau auquel l'exégèse superficielle n'a pas accès.

### Addenda et corrigenda

- Crouzet n'ignore pas certaines de mes études parues au Corpus Nostradamus. Je suis cité à la page 56 [en note p. 364] pour le quatrain 1.35 relatif au décès d'Henri II, et le texte de la page 56 reprend mes extraits de l'*Almanach* pour l'an 1557 mais sans entrer dans le détail de mes analyses [cf. Guinard 2006–2011, 51]; à la page 199 [en note p. 386] pour les *Pronostications* pour les années 1550 et 1552 [Guinard 2006–2011, 2 et 4];
- aux pages 369–370 [notes 4, 8 et 9] pour mon analyse de l'*Épître à César* [Guinard 2006–2011, 33], dont quelques lignes de la page 167 de ma thèse de 1993 (le sait-il ?), reprises au CURA [<http://cura.free.fr/mndamus.html>] en 2002 dans « Le temps des philosophes. De Pla-

ton à Nietzsche, et de Nietzsche à Platon » puis citées au [Guinard 2006–2011](#), 33 :

C'est l'âme qui vit le temporel. L'éternité caractérise la « substance indivisible », permanente, incorporelle ; la temporalité cyclique la « substance divisible », changeante, matérielle. Le temps est ce par quoi l'éternité se manifeste. Il est son *media*, une illusion de l'âme, une « image mobile de l'éternité ». Les cycles planétaires et la sphère des « fixes » servent de repérage temporel, car « le temps est né dans le ciel ». Le temps est le milieu de manifestation de l'âme, et « le ciel » la mesure de ses transformations et de ses états. Temps, âme et mouvement coexistent. Le temps est une représentation psycho-mentale de l'inscription des cycles planétaires dans la psychè, diront les astrologues post-platoniciens.

- ou encore aux pages 129–131 et 377 pour ma présentation du manuscrit de l'Orus et, tout en mentionnant l'édition « P. Rollet » (*sic*, pour Rollet), pour ma transcription qui la rectifie, de l'épigramme « Que veulent ilz signifier par l'estoylle » [[Guinard 2006–2011](#), 28]. Crouzet, différenciant assez mal les éléments qu'il a empruntés de ceux à partir desquels il spéculé, sans toujours citer ses sources ou les citant mal à propos et avec des décalages, en arrive à de curieuses inconséquences comme pour la date du manuscrit de l'Orus : « vers 1545–1547 » [129] et « dès 1541 » [132 et 140], une date hypothétique que j'ai avancée contre l'opinion commune en février 2005, et que Crouzet reprend à son compte sans se soucier de la contradiction. Comment peut-il répéter que Nostradamus a élaboré son manuscrit dès 1541 (contre l'opinion de Rollet, Aulotte, Brunon, Benazra, Brind'Amour, etc.) si ce n'est au moins d'après le titre de mon article, mais sans jamais entrer ni dans le détail ni même au cœur de mes propos ?
- L'historien reprend mon idée, toujours sans indication de source, que Scaliger « serait visé » dans les *Présages* pour 1557 : « l'un que je congnois ne parlera jamais, je suis desplaisant de l'inconvenient qui luy adviendra avant le bout de l'année » [387 : cf. [Guinard 2006–2011](#), 76], et quelques termes de ma traduction de la lettre de Nostradamus à Claude de Savoie [405 : cf. [Guinard 2006–2011](#), 17].

Crouzet n'aura pas trouvé dans son entourage universitaire de correcteur susceptible de lui indiquer les erreurs figurant dans son texte, dont certaines,

de vingt ans, sont reprises du chapitre 2 de son *Les guerriers de Dieu* [1990],<sup>2</sup> Signalons :

- la mention de « Chevillard » (boucher ?) pour Chevignard [147, 150, 363, 379, 388, etc.], voire de « Bertrand Chevillard » pour Bernard Chevignard [362 et 437].
- l'édition Pierre Roux des *Prophéties*, supposée de 1555 [21 : cf. [Guinard 2006–2011](#), 25].
- la connaissance, pas même rudimentaire, de l'astrologie et de son histoire (non enseignées à la Sorbonne) : « dans l'Aquarius », « au Poisson », etc. Crouzet suit aveuglément en ce domaine Brind'Amour, même quand ce dernier s'égare, comme en VIII–91 [30].
- l'authenticité supposée de l'épître à Jean de Vauzelles [53].
- la confusion concernant l'expression « grand de Bloys » attestée dans toutes les éditions anciennes, et non « grain de bloys », conduisant Crouzet à des remarques déplacées : à éviter de « se laisser prendre au piège des mots » [56], il reste la dupe d'une fausse historicité du texte nostradamien, en prenant le texte authentique pour le faux et inversement.
- la distinction entre Archidamus et Crespin qui désignent le même personnage [62].
- la croyance que Dupèbe a retrouvé en 1983 les lettres de la correspondance de Nostradamus [68], partiellement traduites par Lhez dès 1961 !
- la mention fautive du titre de *La Grand pronostication nouvelle pour l'An Mil cinq cens soixante* [366] sans aucune indication de l'origine du texte que Crouzet a connu soit par le fac-similé de Mario Gregorio, soit plus probablement au [Guinard 2006–2011](#), 95,<sup>3</sup> qu'il commente en ces termes : « attaque directe...contre celui qui, à Genève, a médit

<sup>2</sup> Cf. [Guinard 2006–2011](#), 59 : « Misère de la recherche académique et universitaire sur Nostradamus ».

<sup>3</sup> plusieurs de ma profession qui ne remplissent leurs papiers que de mesdire contre Nostradamus & de je ne scay quoy de resveries, comme celuy qui a esté fait a Geneve, qui ne parle que de malediction & sans y avoir inseré ne catalogue de saintz.

- de lui et n'a pas même inséré une liste des saints dans son almanach » [69].
- l'arrangement du texte de la préface à César à son goût, amalgamant l'astrologie à la magie réprouvée par Nostradamus [104].
  - la supposition qu'une première édition du *Traité des Fardements et des Confitures* daterait de « 1554 » [146].
  - la version caduque du quatrain pour l'an 1555 [185 : cf. [Guinard 2006–2011](#), 15].
  - la mention de textes fantaisistes comme la *Prognostication* ou *Revolution* pour 1565 et la *Prophetie* merveilleuse jusques en l'an 1568, qui sont des écrits de l'imposteur Mi. Nostradamus le jeune. « Une certaine évolution dans l'imaginaire de l'astrologue s'y fait sentir » [251] : et pour cause !
  - l'ignorance d'Hutten au quatrain 1.84 supposé avoir été influencé par les Actes des Apôtres [261 : cf. [Guinard 2006–2011](#), 47].
  - la référence au texte des *Prophéties* dans l'édition « Pierre Rigaud, 1566 » [366, 446] : une édition avignonnaise apocryphe du début du XVIII<sup>e</sup> siècle.
  - la conversion supposée de Vidon Gassonet « vers 1454–1455 » [418] : en réalité avant 1430.

## BIBLIOGRAPHY

- Aulotte, R. 1980. « D'Égypte en France par l'Italie. Horapollon au XVI<sup>e</sup> siècle ». Pp. 555–572 in F. Simone ed. *Mélanges à la mémoire de Franco Simone. France et Italie dans la culture européenne*. vol. 1. Genève.
- Benazra, R. 1990. *Répertoire chronologique nostradamique (1545-1989)*. Paris.
- Brind'Amour, P. 1993. *Nostradamus astrophile*. Ottawa/Paris.
- Brunon, C.-F. 1984. « Lecture d'une lecture. Nostradamus et Horapollon ». Pp. 115–132 in S. Marguerite ed. *La littérature de la Renaissance. Mélanges offerts à Henri Weber*. Genève.
- Chevignard, B. 1999. *Présages de Nostradamus*. Paris.
- Clébert, J.-P. 1981. *Nostradamus mode d'emploi*. Paris

- Clébert, J.-P. 2003. *Prophéties de Nostradamus*. Paris.
- Crouzet, D. 1990. *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion : vers 1525–vers 1610*. 2 vols. Seyssel.
- CURA Centre Universitaire de Recherche en Astrologie/The International Astrology Research Center. <http://cura.free.fr/mndamus.html>.
- Dumézil, G. 1984. « ...*Le moyne noir en gris dedans Varennes—Sotie nostradamique* ». Paris.
- Guinard, P. 2006–2011. *Corpus Nostradamus*. CURA.
- 2011. *Nostradamus ou l'Éclat des Empires. Puis à un coup grande clarté donrra*. Paris.
- Lemuselier P. 2003. *Nostradamus : The Illustrated Prophecies*. Alresford.
- Lhez E. 1961. « Aperçu d'un fragment de la correspondance de M. de Nostradame ». *Provence Historique* 11.44 : 205–221 et 11.45 : 117–142.
- Polizzi, G. 2001. « Au sanguinaire le nombre raconté. Le thème millénariste dans les Prophéties de Nostradamus ». Pp. 429–453 in J.-R. Fanlo et A. Tournon edd. *Formes du millénarisme en Europe à l'aube des temps moderne. Actes du Colloque international de l'Association « Renaissance, Humanisme, Réforme » (Marseille, 10–12 septembre 1998)*. Paris.
- Prévost, R. 1999. *Nostradamus. Le mythe et la réalité. Un historien au temps des astrologues*. Paris.
- Rollet, P. 1968. *Nostradamus. Interprétation des hiéroglyphes de Horapolo*. Aix-en-Provence.
- Schlosser, L. 1985. *La vie de Nostradamus*. Paris.